Le journal indépendant des étudiants de l'Université de Montréal • **www.quartierlibre.ca**

Q!
Quartier L!bre

Accessibilité sur le campus

TRACER SA ROUTE

Clément témoigne de son quotidien

pages 4-5

Volume 26 • nº 7 • **12 décembre 2018**

LES ENJEUX DE LA RECHERCHE

La plateforme de recherche universitaire Érudit a reçu fin novembre le prix du 3-Juillet-1608 pour sa contribution à la francophonie en Amérique du Nord. Elle permet la diffusion de la recherche en français à l'international.

PAR KARINA SANCHEZ

Selon les observations de l'organisme, plus de 20 millions de pages de la plateforme ont été consultées, en 2017, par des habitants de plus de 85 pays, situés notamment sur le continent africain.

L'intérêt de l'international à l'égard des recherches promues par le consortium interuniversitaire que forme Érudit — regroupant l'UdeM, l'Université Laval et l'UQAM — va en grandissant, selon son chargé de communication, Gwendal Henry. Il ajoute que 70 % du lectorat vient de l'étranger.

La plateforme Érudit a été créée en 1998.

Photo : Benjamin Parinaud

Francophonie internationale

Mis à part les étudiants et les enseignants, ce sont des professionnels, des intervenants ou encore des passionnés qui ont recours à Érudit. « *Ce sont souvent des personnes qui veulent avoir des données spécifiques et scientifiques dans un domaine*, signale M. Henry. *Ce sont des revues qui vont plus loin que ce qu'il y a dans les journaux.* »

La professeure de littérature à l'UdeM et directrice de la revue *Études françaises*, Élisabeth Nardout-Lafarge se réjouit de la notoriété dont bénéficie sa revue par l'entremise d'Érudit. « *Ce que la plateforme nous offre est tout à fait précieux,* explique-t-elle. *C'est un outil extrêmement important pour la diffusion des revues d'ici, et c'est d'autant plus important pour* Études françaises*, qui est une revue internationale, mais écrite en français.* »

M. Henry explique que de nouveaux partenariats émergent. Des bibliothèques françaises et belges ont été ajoutées au lot récemment. Érudit prévoit également d'établir des liens avec l'Allemagne, la Suisse et le Royaume-Uni au cours des prochains mois.

* Association francophone pour le savoir, *« L'oligopole des grands éditeurs savants »*, 15 février 2015.

PRIX DU 3-JUILLET-1608

Ce prix, baptisé en hommage à la date de la fondation de la ville de Québec par Samuel de Champlain, a été décerné par le Conseil supérieur de la langue française. *« Érudit a été reconnu comme l'organisme le plus pertinent, cette année, pour son rôle dans la promotion du français dans les Amériques »*, a déclaré le président du Conseil, Pierre Boutet.

PRIX DE LA RECHERCHE

Pour Érudit, qui offre 95 % de ses articles de recherche sans frais, la gratuité de la quasi-totalité des recherches scientifiques et culturelles permet de renseigner des individus qui ne sont pas disposés à payer pour accéder aux résultats d'une étude.

Selon le chargé de communication d'Érudit, Gwendal Henry, être exposé à une contrainte financière est chose courante, étant donné que la plupart des revues spécialisées dans le monde sont payantes. Il ajoute que les prix ont triplé, voire quadruplé ces dernières années. *« Près de 60 % des revues sont détenues par cinq éditeurs commerciaux faisant des revenus de plusieurs milliards de dollars*,* rétorque-t-il. *Ils font plus d'argent qu'Apple avec leur téléphone. »*

D'après M. Henry, la monopolisation de ces revues risque aussi d'influencer le répertoire des sujets proposés au public. Les chercheurs peuvent être moins enclins à s'investir dans des sujets pointus, mais non moins pertinents, au détriment d'objets de recherche plus larges et privilégiés par les grands éditeurs.

Les revenus récoltés par Érudit grâce à ses revues payantes (5 %) sont redistribués à ses collaborateurs.

ÉDITO

SON MOT À DIRE

PAR THOMAS MARTIN

Ces derniers temps, les francophones cristallisent l'attention. Qu'ils soient en Ontario à protester contre les compressions budgétaires du premier ministre Ford ou à dénoncer l'utilisation abusive de l'anglais à l'UdeM, ils symbolisent l'opposition historique de la minorité face à la majorité.

Vous l'aurez compris, les raisons de cette attention sont loin d'être réjouissantes. Mais ne nous laissons pas abattre par le pessimisme ambiant.

Bomber le torse

L'Organisation internationale de la francophonie (OIF) est formelle[1] ; le français est la seconde langue la plus enseignée dans le monde, la quatrième la plus utilisée sur Internet et la deuxième langue d'information internationale dans les médias. Une place de choix à l'international et des raisons d'être optimiste quant à l'avenir de notre langue.

D'après un responsable de l'OIF[2], le nombre de francophones pourrait tripler à l'horizon 2050, passant de 220 millions aujourd'hui à 715 millions. La majorité se trouverait alors en Afrique, mais le poids démographique en ferait la deuxième ou troisième langue la plus parlée dans le monde.

Des initiatives sont à saluer. La plateforme Érudit, qui propose gratuitement du contenu de recherche en sciences humaines et sociales en français, a récemment reçu un prix pour célébrer sa contribution à la francophonie (p. 2).

Le premier ministre de l'Ontario, Doug Ford, est allé jusqu'à réitérer sa volonté de prendre des cours de français après le tollé suscité par l'annonce récente de suppressions dans les services en français ! On va éviter de tomber dans le panneau de la communication de M. Ford, mais toute cette histoire montre le poids de la minorité franco-ontarienne.

La force du nombre

Lorsqu'un professeur d'une classe composée à plus de 85 % d'étudiants francophones donne son cours en anglais, comme le relate l'étudiante à la maîtrise en physique de l'UdeM Stéphanie Codsi[3], on se dit qu'il y a un problème. Ce sentiment tenace de constamment faire partie de la minorité, sans déranger, en restant à sa place.

En Ontario, le premier ministre ne démontre pas un enthousiasme exacerbé pour la langue de Molière, et c'est une euphémisme ! Il a l'attitude typique du dominant qui néglige la minorité.

Pour les personnes souhaitant étudier en français au Canada, la situation diffère d'une province et d'un territoire à l'autre. Les étudiants, de Moncton à Winnipeg, sont confrontés à diverses problématiques pour y arriver (p. 11). La considération de ces problématiques ne semble pas être la priorité des gouvernements.

Changer de mentalité

Alors non, je ne verserai pas dans l'optimisme ou le pessimiste à outrance. À l'université comme ailleurs, les défis sont multiples, mais il faut arrêter de se voir comme David contre Goliath. Le français a son mot à dire.

Et pour ceux qui s'inquiètent, rassurez-vous, il est encore loin le temps où l'on vous forcera à parler anglais pour étudier à l'UdeM.

1. Organisation internationale de la francophonie (OIF), *La langue française dans le monde*, 2014.
2. *L'Express*, « Non, le français ne sera pas la langue la plus parlée en 2050 », 26 mars 2014.
3. *Lapresse.ca*, « Le recul du français à Montréal », 4 décembre 2018.

BRAVO AUX GAGNANTES ET AUX GAGNANTS !

Emma Guerrero Dufour et **Nicolas Jeanneau** reçoivent une bourse de 125 $ chacun pour la meilleure implication à *Quartier Libre* offerte par l'Association générale des étudiants et étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente (AGEEFEP).

Jean-Baptiste Demouy et **Esther Thommeret** ont obtenu une bourse de 125 $ chacun pour les deux meilleurs articles de la session, respectivement avec « Parcours de combattantes » et « Un cerveau musical ». Cette bourse est offerte par la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM).

Photo : Earl Latrémouille

1re rangée de gauche à droite : Nicolas Jeanneau, Jean-Baptiste Demouy, Esther Thommeret et Emma Guerrero Dufour
2e rangée de gauche à droite : Sandrine Desforges (FAÉCUM), Zacharie Routhier, Romeo Mocafico, Marianne Castelan, Thomas Martin et Andréanne St-Gelais (AGEEFEP)

Prochaines réunions de production : les mercredis 12 décembre et 16 janvier à 16 h 00 au local B-1274-6 du pavillon 3200, rue Jean-Brillant.

Quartier L!bre

Claudie Arsenault, David Brosseau, Lou Curien, Jean-Baptiste Demouy, Chloé Dioré de Perigny, Emma Guerrero Dufour, Léa Ilardo, Nicolas Jeanneau, Pascale Langlois, Karina Sanchez, Cédric Thévenin

RÉDACTEUR EN CHEF
Thomas Martin
redac@quartierlibre.ca
CHEFS DE SECTION
CAMPUS
Marianne Castelan
campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ
Zacharie Routhier
societe@quartierlibre.ca
CULTURE
Romeo Mocafico
culture@quartierlibre.ca
PHOTO DE LA UNE
Benjamin Parinaud

CORRECTEURS
Gaëlle Varnier-Brunet
Alejandra Rojas

RÉVISEUR
Julien Besse

PHOTOGRAPHE
Benjamin Parinaud

DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse
PUBLICITÉ
Accès-Média accesmedia.com
IMPRESSION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514 343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site web : www.quartierlibre.ca
Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par Les Publications du Quartier Libre, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

ADRESSE :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
Montréal (Québec) H3T 1N8
DÉPÔT LÉGAL :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
17 décembre 2018
PROCHAINE PARUTION
16 janvier 2019

DÉFIER LA MONTAGNE

Photo : Zacharie Routhier

Il y a cinq ans, *Quartier Libre* a suivi l'étudiant en biologie Clément Badra, pour s'immerger dans son quotidien de personne à mobilité réduite à l'UdeM. Celui qui est désormais assistant de recherche à l'Université dresse un état des lieux de l'accessibilité sur le campus.

PAR MARIANNE CASTELAN

La visite commence devant le pavillon Jean-Brillant. Pour y accéder, Clément doit passer par la rampe située à l'extérieur du bâtiment. *« Le petit challenge, c'est qu'au milieu, il y a des trous,* indique-t-il. *Il vaut mieux passer sur le côté, mais du coup, tu es obligé de zigzaguer en même temps que tu descends. Si tu prends un peu de vitesse et que tu tombes dans le trou, ça peut être un peu galère. »*

> *« Quand tu es sur la place de la Laurentienne tu fais un peu de slalom. Pour éviter les gros trous et les grosses bosses. »*
>
> Clément Badra
> Assistant de recherche à l'UdeM

Clément explique que les ascenseurs du bâtiment sont difficiles d'utilisation pour lui, qui ne peux pas bouger ses doigts. *« La forme des boutons et leur inclinaison vers l'intérieur sont problématiques,* détaille-t-il. *L'autre jour, je voulais aller au premier étage, mais je n'ai pas eu le temps d'appuyer sur le bouton. Quelqu'un d'autre a appelé l'ascenseur, et je me suis retrouvé au mauvais étage. »* **(Voir photo 2)**

Des déplacements compliqués

Dans le cadre de son travail à l'UdeM, l'assistant de recherche est souvent amené à se déplacer entre les différents pavillons. Pour cela, il a investi dans une voiture spécialement aménagée pour lui. Circuler et se garer sur le campus n'est cependant pas de tout repos.

Le plus souvent, Clément travaille au Département de géographie, situé au pavillon 520, chemin de la Côte-Sainte-Catherine. *« Il y a plein de places dans les rues autour, mais comme elles sont en pente, je ne peux pas m'y garer,* explique-t-il. *Je ne pourrais pas monter et descendre de la voiture facilement,*

Photo : Benjamin Parinaud

donc je suis obligé de me garer dans le stationnement, plat, de l'UdeM. » Il ajoute avoir fait part de ce problème à l'Université, qui a refusé de le laisser stationner s'il ne payait pas la vignette.

Des bâtiments mieux adaptés

Clément se rend également de temps en temps au pavillon de l'aménagement. Il précise que dans ce bâtiment, les ascenseurs sont plus faciles à utiliser. Cependant, l'accès à l'édifice peut s'avérer plus difficile. *« Du côté de la Côte-Sainte-Catherine, il y a des marches, donc il faut utiliser un monte-charge qui a été mis sur le côté,* ajoute Clément. *Déjà, il faut qu'il fonctionne, et c'est un peu difficile d'ouvrir la porte, parce qu'elle n'est pas automatique. »*

L'ancien étudiant en biologie poursuit sa visite et se rend à l'arrière du pavillon Jean-Brillant, près du point de rencontre pour le transport des étudiants à mobilité réduite. Au moment de la rédaction du premier article, en 2013*, les portes n'étaient pas automatiques et Clément devait attendre que quelqu'un passe pour pouvoir sortir du bâtiment.

Une porte automatique est désormais installée, mais cette dernière est légèrement surélevée **(Voir photo 1)**. *« Là, c'est un petit détail, la petite bosse, elle est passée, mais c'est un peu limite »,* remarque-t-il.

Clément arrive ensuite sur la place de la Laurentienne. *« Quand tu es sur la place, tu fais un peu de slalom pour éviter les gros trous et les grosses bosses »,* explique-t-il, entre deux manœuvres. Il raconte avoir dû emprunter ce chemin toutes les semaines lorsqu'il était étudiant, pour se rendre à un cours de photographie donné à la Bibliothèque des lettres et sciences humaines (BLSH).

Pour entrer dans le pavillon Maximilien-Caron depuis la place, les portes automatiques fonctionnent, mais un des boutons est décharné. *« Tu appuies là-dessus et tu ne sais pas si tu vas te faire électrocuter ou non »,* plaisante Clément.

Des améliorations

L'ancien étudiant souligne avoir vu des progrès en termes d'accessibilité sur le campus. *« Au Département de géographie, l'ouvre-porte a été installé l'année dernière,* relève-t-il. *Il n'y en avait pas jusque-là. Pour entrer, il fallait que j'attende que quelqu'un passe. »* Clément estime que le campus de la montagne est plus facile d'accès qu'en 2013, mais qu'il reste tout de même des progrès à faire pour le rendre totalement ouvert aux personnes à mobilité réduite.

* *Quartier Libre*, « Rouler vers son diplôme », 16 octobre 2013

1

Photo : Benjamin Parinaud

CAMPUS **ADAPTÉ**

La porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara assure que tous les bâtiments sont accessibles. Celle-ci concède cependant que ce n'est pas le cas de toutes les salles de classe.

Selon Mme O'Meara, des travaux d'amélioration ont été effectués dernièrement au pavillon J.-A.-DeSève, afin de le rendre plus accessible. *« Nous avons ajouté des portes automatiques et la rampe a été refaite »,* indique-t-elle.

La porte-parole ajoute que le CEPSUM a également eu droit à de nouvelles installations. *« Le stade d'hiver ainsi que les cliniques médicales et de physiothérapie sont maintenant accessibles plus facilement par une nouvelle rampe d'accès, qui a été réalisée entre le stationnement du deuxième étage et le stade d'hiver »,* souligne Mme O'Meara.

La conseillère en relation avec les médias de HEC, Marie-Pierre Hamel, indique également que toutes les installations de l'école sont accessibles aux personnes à mobilité réduite, à l'exception de la passerelle reliant l'édifice Decelles au pavillon Jean-Brillant. *« Plutôt que d'utiliser ce raccourci, les personnes à mobilité réduite passent par l'extérieur,* précise-t-elle. *Nous sommes conscients de cette situation et tenterons de la corriger. »*

2

Photo : Zacharie Routhier

VERS UN CAMPUS MIL ACCESSIBLE ?

« Les normes sur l'accessibilité pour les personnes à mobilité réduite ont été appliquées à l'ensemble du Complexe des sciences », explique Mme O'Meara. Elle ajoute que l'accès au bâtiment leur permettra d'accéder au nouveau campus de façon sécuritaire par l'entremise d'une passerelle reliant le métro Acadie aux bâtiments.

Selon elle, les personnes à mobilité réduite pourront également accéder à l'entrée principale des bâtiments, et des places de stationnement leur seront réservées. *« Les équipements sanitaires se trouvant sur différents étages seront adaptés et les nombreux ascenseurs faciliteront les déplacements »,* précise-t-elle.

Mme O'Meara énumère plusieurs types d'installations qui devraient être présentes au campus MIL. Parmi celles-ci se trouvent des portes automatiques pour accéder aux deux futurs pavillons (pavillon de l'enseignement et pavillon des sciences). Plusieurs ascenseurs permettront également de rejoindre toutes les salles et les bureaux des professeurs. *« De la signalisation en braille est prévue à l'intérieur des ascenseurs »,* ajoute la porte-parole.

CONSTRUIRE LA MOBILISATION

Plus d'une cinquantaine d'étudiants* ont manifesté sur le campus de l'UdeM pour la rémunération des stages. Afin d'organiser la mobilisation, huit associations étudiantes se sont rassemblées pour créer une interassociation. Certaines d'entre elles se sont engagées bien qu'elles ne soient pas directement concernées par la question des stages non rémunérés.

PAR LOU CURIEN

« Ce mode d'organisation s'est fait de manière spontanée », explique l'étudiante au baccalauréat en anthropologie Sophie Louali, qui a participé au rassemblement le 21 novembre 2018. Elle précise que les associations étudiantes de l'UdeM et les autres membres de la communauté universitaire mobilisés se sont organisés grâce à des groupes et des conversations sur Facebook.

« L'interassociation a permis de créer des réseaux de solidarité entre les programmes pour piqueter les cours », précise l'étudiante en maîtrise de travail social, Lise**. Elle ajoute que si l'organisation n'est pas structurée, elle se fait de manière réactive et naturelle. *« On n'a pas de tête dirigeante ou de personne à contacter,* indique l'étudiante. *C'est ce qui fait la force du mouvement. Il va falloir réfléchir prochainement à un nouveau mode d'organisation pour permettre sa pérennité. »*

Une présence en retrait

En l'absence de la FAÉCUM, qui n'a pas participé à la structuration du mouvement de grève, les associations se sont organisées entre elles. *« La FAÉCUM est dans une approche conciliatrice plutôt que revendicatrice »,* assure Sophie qui est également active au sein de l'Association étudiante en anthropologie de l'UdeM (AÉAUM).

Le secrétaire général de la FAÉCUM, Matis Allali précise que la FAÉCUM étant une fédération, elle n'a pas le pouvoir de déclencher des grèves, *« Ce sont nos associations étudiantes de programme qui ont leur complète indépendance »,* dit-il. Matis explique également avoir aidé les associations mandatées durant la grève. *« Quand nos associations de programme membres nous demandent du soutien, c'est certain que nous allons les soutenir et les outiller »,* précise-t-il.

Photo : Zacharie Routhier

Près de 54 000 étudiants des cégeps et de différentes facultés universitaires au Québec ont fait grève pour la rémunération des stages, selon ICI Radio-Canada.

Manifester sa solidarité

Selon le coordonnateur de l'Association des étudiants en philosophie de l'UdeM (ADÉPUM), membre de l'interassociation, Félix-Antoine Gélineau, la plupart des associations mobilisées n'ont pas de stage obligatoire dans leur programme. Elles ont néanmoins voté en assemblée générale la grève en soutien aux étudiants stagiaires.

Félix-Antoine explique que l'Association des étudiants en travail social (AÉSSUM) est la seule directement concernée par l'absence de rémunération des stages, parmi les membres de l'interassociation. *« Il n'y a pas de stage à proprement parler en philosophie,* affirme celui qui est également étudiant à la maîtrise en philosophie. *La grève s'est faite par appui et par solidarité avant tout. »*

Sophie évoque un point de vue similaire. *« Notre association* [l'AÉAUM] *a voté la grève en assemblée générale par solidarité avec les autres »,* explique l'étudiante, dont le programme ne requiert pas de stage obligatoire.

Selon Lise, des ateliers d'information seront organisés par un comité mis en place par les étudiants impliqués dans le mouvement, durant les prochaines semaines.

* Selon les estimations de *Quartier Libre*

** L'étudiante désire témoigner anonymement pour éviter d'être stigmatisée par ses professeurs.

CAMPUS | **ENVIRONNEMENT**

UN APPUI SYMBOLIQUE

Le regroupement des étudiants UdeM sans pétrole, qui milite pour que l'Université désinvestisse le secteur des énergies fossiles, a obtenu un accord de principe de la Faculté de l'aménagement. Il s'agit de la première Faculté à soutenir le regroupement.

PAR LÉA ILARDO

Le doyen de la Faculté de l'aménagement, Raphaël Fischler, a affirmé son soutien à UdeM sans pétrole par le biais d'un communiqué. Celui-ci répond positivement à la demande faite à l'Université de ne plus investir les avoirs du régime de retraite et du fonds de dotation dans le secteur du pétrole.

Selon le membre du comité exécutif d'UdeM sans pétrole, Alex Tari, la Faculté a donné son appui de principe, mais n'a pas soutenu la Déclaration* en tant que telle. *« On est vraiment contents,* se réjouit Alex. *Il y a des associations qui nous soutiennent, mais ce qu'on cherche ce sont les appuis facultaires, départementaux, syndicaux, etc. »*

Pour le membre du comité exécutif d'UdeM sans pétrole Louis Couillard, il ne s'agit pas du résultat d'un lobbying du regroupement auprès de la Faculté. *« Aucun membre du comité exécutif n'a eu de contact avec la Faculté avant de recevoir ce courriel »*, avoue-t-il.

À ses yeux, l'appui, même de principe, de la Faculté de l'aménagement est le signe d'un malaise à l'intérieur de l'administration de l'UdeM. *« On veut être fiers d'aller à l'UdeM,* confesse Louis. *On l'est, mais on ressent tous un profond malaise à l'idée d'investir des millions de dollars dans des sociétés d'hydrocarbures. Car nous ne sommes pas seulement des étudiants, mais des citoyens. »*

Le regroupement UdeM sans pétrole a changé de nom au mois de septembre 2018. Il s'appelait auparavant Désinvestissons UdeM.

Photo : Courtoisie UdeM sans pétrole

Cet appui, c'est l'étudiante au baccalauréat en design industriel, Andrée-Claude Paquette, qui est parvenue à le décrocher. *« Notre nouveau doyen a souhaité convoquer une rencontre avec tous les responsables des programmes d'aménagement, dont je fais partie,* raconte-t-elle. *J'en ai profité pour en discuter. »*

Visibilité et crédibilité

Louis estime que grâce à la visibilité acquise par l'intermédiaire de la « Mission Asso », lancée officiellement sur les réseaux sociaux le 26 novembre, le regroupement peut désormais compter sur le soutien de la communauté étudiante.

L'objectif de cette mission est d'amener chaque association à prendre position en faveur du désinvestissement, dans le but de faire pression sur la direction de l'Université. *« On s'attendait à ce que d'autres personnes, à qui ça tient à cœur, en parlent autour d'elles*, reconnaît Louis. *La surprise, c'est plutôt de constater que l'appui populaire s'est fait aussi rapidement. Tous les jours, on reçoit de nouveaux courriels. »*

Rencontre avec l'Université

Louis affirme avoir été entendu lors de la rencontre du comité avec le vice-recteur adjoint aux finances, Matthew Nowakowsky et la vice-rectrice adjointe à l'administration et au développement durable, Ann-Isabelle Cojocaru, le 28 novembre dernier. *« On a pu obtenir l'engagement de leur part que notre message a bien été reçu »,* se réjouit Louis. Il précise qu'une nouvelle rencontre à également été programmée.

« La Faculté de l'aménagement a effectivement adopté une résolution en appui au comité UdeM sans pétrole dans le but d'ouvrir le débat sur la question », souligne la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara. Cette dernière ajoute qu'il est trop tôt pour se prononcer sur la question d'un éventuel changement des modalités d'investissement de l'Université.

* Une proposition type de 8 principes, présentée sur le site Internet du regroupement.

INITITATIVE ÉTUDIANTE

LES INGRÉDIENTS DU SUCCÈS

En vue de financer leur bal de fin d'année, les finissants en nutrition ont rédigé un magazine composé de recettes, proposé à la vente au prix de 15 $.

PAR NICOLAS JEANNEAU

D'après l'une des deux rédactrices en chef, Catherine Lemieux, 21 étudiants ont bénévolement apporté leur contribution au projet *Nutrimag*, dès septembre 2018. *« Il nous a ensuite fallu trois mois pour tout finaliser, en tenant compte de nos études à temps plein et du temps pris par la mise en page du magazine »*, confie l'étudiante au baccalauréat en nutrition. Catherine ajoute qu'avec près de 500 exemplaires vendus en deux semaines, le magazine *Nutrimag* a rapporté 4 000 $ aux étudiants.

> *« Il nous a fallu trois mois pour tout finaliser. »*
>
> **Catherine Lemieux**
> Étudiante corédactrice en chef du projet *Nutrimag*.

Destiné au grand public, le magazine enseigne à cuisiner soi-même certaines recettes, comme des tartinades à base de noisettes et de dattes, un granola maison, ou encore un beurre de soya aux bananes, qui remplace le beurre d'arachides pour les personnes allergiques. *« Nous avons aussi inclus des articles vulgarisant différents concepts liés à la nutrition,* poursuit Catherine. *L'un d'entre eux explique, par exemple, ce qu'est la restriction cognitive, phénomène négatif lié aux diètes amaigrissantes.* »

Main à la pâte

Devenue rédactrice en chef du magazine avec Laurence Bergeron, une autre étudiante de sa cohorte, Catherine ajoute qu'elle voulait se dépasser pour ce projet visant à financer leur bal de fin d'année. *« Nous avons décidé d'aller au-delà d'un simple recueil de recettes, comme avaient déjà pu en faire nos prédécesseurs »,* explique-t-elle.

Inspirée par son activité de blogueuse et par ses connaissances en nutrition, elle précise que le choix de ce format permet un accompagnement visuel de qualité. *« Nous le voulions plaisant à feuilleter,* avoue-t-elle. *Chaque recette est accompagnée d'une ou de plusieurs images, la plupart prises par les étudiants eux-mêmes. »*

Catherine assure avoir veillé à maintenir une certaine variété dans la sélection du contenu rédigé par les étudiants collaborateurs, sans aucun impératif thématique. Selon elle, bien que la version finale présente en majorité des recettes végétariennes et végétaliennes, cette tendance ne découle d'aucune obligation préalable, mais seulement de la liberté d'écriture des bénévoles participants.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

FAÉCUM

FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Camille Fortier-Martineau
COORDONNATRICE AUX FINANCES ET SERVICES
finances@faecum.qc.ca

LA FAÉCUM EST TOUJOURS À VOTRE SERVICE !

La Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM) a pour mission de représenter, par l'intermédiaire des associations étudiantes membres, les étudiants et les étudiantes de l'Université de Montréal afin de défendre leurs droits et leurs intérêts sur les plans académique, social, économique, culturel et politique. Pour accomplir cette mission, la FAÉCUM offre notamment plusieurs services aux étudiantes et aux étudiants, ainsi qu'aux associations étudiantes membres, grâce à ses différents points d'accès sur le campus de l'Université de Montréal.

Toujours désireuse de bonifier les services qu'elle offre à la communauté étudiante, **la FAÉCUM est fière d'annoncer la récente ouverture de son troisième Kiosque de livres usagés (KLU), situé au comptoir du pavillon Marie-Victorin (local B-230) du campus de Montréal.** Fonctionnel depuis le 3 décembre dernier, ce comptoir s'ajoute à ceux situés au pavillon Roger-Gaudry (local V-114) du campus de Montréal et au pavillon Guy-Joron (local 6264) du campus de Laval. Bien que ce nouveau KLU ait été ouvert dans le but de faciliter la vente et l'achat des livres de psychologie, d'éducation et de communication plus particulièrement, les manuels acceptés ne se limitent pas à ces disciplines.

Les KLU sont des points de service où sont vendus, chaque trimestre, près de 2 000 livres universitaires. Avec leur 6 900 usagères et usagers, et leur plus de 40 000 acheteuses et acheteurs potentiels, ils représentent le meilleur moyen de vendre ses livres universitaires sans se casser la tête et d'en acheter d'autres en économisant jusqu'à 80 % du prix de vente régulier. Les étudiantes et les étudiants qui le souhaitent peuvent déposer leurs manuels de cours usagés aux comptoirs de la FAÉCUM qui offrent ce service, en s'inscrivant, au préalable, via le site web du KLU.

Le comptoir du pavillon Marie-Victorin de l'UdeM se refait graduellement une beauté, et l'ouverture du KLU n'est pas la seule nouveauté ! Un nouveau point de vente STM et ARTM y a d'ailleurs été ajouté : la FAÉCUM offre donc désormais le service d'achat de titres de transport dans l'ensemble de ses comptoirs du campus de Montréal. Les titres disponibles dans les comptoirs sont les suivants : 1 passage, 2 passages, 10 passages, hebdomadaire, mensuel, 4 mois, ainsi que les TRAM 1, 2 et 3. De quoi économiser le temps d'attente passé dans les stations de métro chaque début de mois !

ENCORE PLUS DE SERVICES POUR SOUTENIR LA COMMUNAUTÉ ÉTUDIANTE

L'ensemble des services offerts par la FAÉCUM a pour but d'améliorer la vie étudiante et l'accessibilité à plusieurs ressources, directement sur le campus de l'UdeM. La Fédération propose notamment des programmes de bourses, de subventions et de prix, un large éventail de services exclusifs aux associations étudiantes, ou encore un régime annuel de soins de santé et de soins dentaires à prix avantageux auquel les étudiantes et les étudiants de l'UdeM sont automatiquement inscrits, grâce à la collaboration avec l'Alliance pour la santé étudiante au Québec (ASEQ). La FAÉCUM offre aussi un service de compensation des frais de garde et un service de halte-garderie à ses parents-étudiants membres. Les étudiantes et les étudiants, de même que les associations étudiantes, peuvent également faire appel aux conseils juridiques et légaux d'un avocat membre du Barreau du Québec, et bénéficier d'un service d'assermentation afin de donner un caractère plus officiel à certains documents – le tout, gratuitement !

L'Université de Montréal est certifiée « campus équitable ». D'ailleurs, la Fédération et les cafés étudiants jouent un rôle important dans les projets voués à promouvoir le développement durable. Afin de rendre le campus plus vert, sensibiliser la communauté universitaire à prendre part à ce changement et lui offrir différents services allant en ce sens, la FAÉCUM s'est engagée à mettre sur pied plusieurs projets d'envergure comme l'instauration du compostage dans les cafés étudiants, l'installation de stations de réparation de vélos sur le campus, ou encore la collecte de lunettes et de stylos usagés à ses comptoirs. Elle offre également un service de prêt de vaisselle et d'équipement à ses étudiantes et étudiants membres, gratuitement.

Les étudiantes et les étudiants peuvent finalement bénéficier d'un service d'impression rapide et économique, de l'accès à un ordinateur et d'autres services connexes en visitant l'un des quatre comptoirs de la FAÉCUM accessibles sur le campus de l'UdeM.

Si vous avez besoin de faire appel à nos services, on vous invite à vous rendre à l'un de nos comptoirs, à visiter la section ***Services*** sur notre site Web ou à nous contacter par téléphone ou par courriel.

ROGER-GAUDRY
Local V-114

CAMPUS DE LAVAL
Local 6264

NOUVEAU
MARIE-VICTORIN
Local B-230

Viens déposer tes livres aux Kiosques de livres usagés

FAECUM.QC.CA

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

UMONTREAL.CA/EVALUEZ

FAÉCUM

Université de Montréal

PLATS DE RÉSIDENCE

Local Local, les services alimentaires de l'UdeM, proposent depuis fin octobre leurs invendus à bas prix aux étudiants des résidences du campus. Cette initiative s'inscrit dans une démarche de réduction du gaspillage alimentaire.

PAR JEAN-BAPTISTE DEMOUY

Chaque jour, les services alimentaires de l'Université produisent la plupart de la nourriture qui sera vendue et consommée sur le campus. Selon la porte-parole de l'UdeM, Geneviève O'Meara, la conscientisation environnementale fait son chemin. La direction des résidences et des services alimentaires a décidé de proposer les invendus, chaque soir entre 19 h et 19 h 30, aux étudiants qui logent dans les résidences universitaires.

> *« Ce serait pratique d'avoir un autre système, comme de pouvoir réserver, parce que si tu ne peux pas être là à 19 heures, tu sais que tu n'auras rien. »*
>
> **Marianne Mengus**
> Étudiante en échange
> en optométrie à l'UdeM

Les plats sont vendus selon la règle du premier arrivé, premier servi.

Photos : Jean-Baptiste Demouy.

Les invendus sont proposés à prix moindre. *« Nous proposons ces invendus à coût nul* [sans marge NDLR], explique Mme O'Meara. *Le but n'est pas de faire du bénéfice, mais d'amortir le coût alimentaire, l'emballage, la livraison et la rémunération des employés. »* Elle explique qu'un repas complet, qui coûte 12 $ pour dîner, est ici revendu 3,50 $ environ. Les sandwichs ou les salades sont proposés à un prix avoisinant 2,50 $.

Une aubaine pour les étudiants en situation précaire

Le point de rencontre se fait au sein du Comité de vie en résidence du 2350, boulevard Édouard-Montpetit. Mme O'Meara indique qu'afin de respecter la chaîne du froid et pour des raisons d'hygiène, il n'y a qu'un seul point de vente.

Selon la porte-parole de l'UdeM, le succès ne s'est pas fait attendre et la file d'attente peut démarrer plus d'une une demi-heure avant le début de l'opération.

Pour l'étudiante à la maîtrise en interprétation de piano Carol Xiong, cette initiative est une chance de bien se nourrir à moindre coût.

Selon le site Internet de Local Local, la vente dans les résidences permet de servir une quarantaine d'étudiants par jour.

La praticité du service permet également à certains étudiants de gagner du temps. « *Ne pas avoir à cuisiner quand on a beaucoup de travail, c'est une chose en moins à penser* », renchérit l'étudiant au doctorat en musique Changhee Lee.

Pour d'autres, comme l'étudiante en échange en optométrie à l'UdeM Marianne Mengus, l'initiative, bien que très positive, manque de praticité. *« Moi, ça me fait mon lunch du lendemain, donc c'est vraiment bien,* indique-t-elle. *Ce serait pratique d'avoir un autre système, comme de pouvoir réserver, parce que si tu ne peux pas être là à 19 heures, tu sais que tu n'auras rien. »*

De la nourriture de Valère, mais pas seulement

Mme O'Meara souligne que la quantité de nourriture proposée aux étudiants des résidences varie en fonction des journées. *« En plus des surplus des cuisines de Valère, il est possible que des produits de traiteur soient proposés lors de ces ventes »*, précise-t-elle. Selon la porte-parole, dans une perspective de développement durable, tous les emballages vendus par Local Local sont soit compostables, soit récupérables.

CAN WE STUDY EN FRANÇAIS ?

Le premier ministre de l'Ontario, Doug Ford, a abandonné le projet d'université francophone à Toronto. Plus d'un million de Canadiens ont pour langue maternelle le français en dehors du Québec*. Quelles perspectives d'études universitaires s'offrent à eux ?

PAR PASCALE LANGLOIS

Pour l'étudiant en génie chimique Liam Roche, le choix de l'Université d'Ottawa, qui offre des cours en français, s'est imposé. *« J'ai fait mon parcours primaire et secondaire en français, c'était logique que j'aille à l'université en français »*, affirme-t-il. Il déplore que toutes les communications et l'implication dans la vie universitaire se fassent majoritairement en anglais.

> *« Si on envoie le message que la normalité ou la modernité, ça se passe en anglais, on marginalise la langue française. »*
>
> **Serge Miville**
> Professeur de la Chaire de recherche d'histoire de l'Ontario français

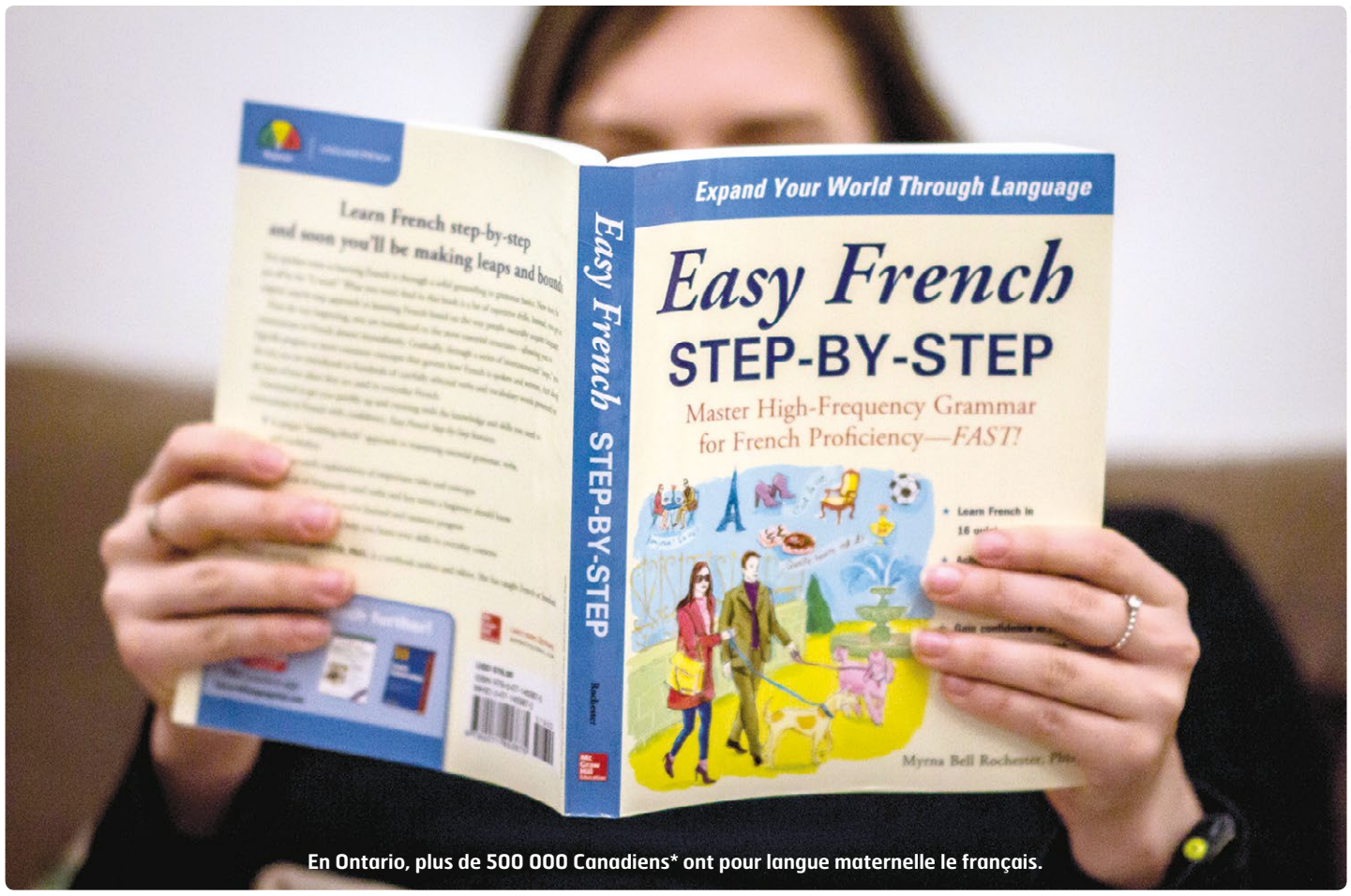


Photo : Benjamin Paringaud

En Ontario, plus de 500 000 Canadiens* ont pour langue maternelle le français.

Les cours du futur ingénieur se donneront uniquement en anglais à partir de la deuxième session de sa troisième année. « *Je me dis que ça pourra sûrement être utile de connaître les termes dans les deux langues*, se console l'étudiant. *Mais on va voir comment ça se passe.* »

Plaidoyer pour une université unilingue francophone

La réalité de Liam est similaire à celle constatée par le professeur de la Chaire de recherche d'histoire de l'Ontario français, Serge Miville. *« Le problème avec une université bilingue, c'est que la gestion est majoritairement en anglais,* explique-t-il. *On n'est pas dans le par et pour* [la communauté francophone]. *»*

Il rappelle que l'Ontario ne compte aucune université unilingue francophone. « *Dans les universités bilingues, le français est cantonné à la salle de classe et à quelques associations,* affirme le professeur. *Si on envoie le message que la normalité ou la modernité, ça se passe en anglais, on marginalise la langue française. »*

Des défis, de Moncton à Saint-Boniface

Dans la première province officiellement bilingue du Canada, le Nouveau-Brunswick, l'Université de Moncton est confrontée à des défis similaires. « *À l'extérieur de l'Université, la vie en français est un combat de tous les jours,* explique président de la Fédération des étudiantes et étudiants de l'Université de Moncton, Alexandre Cédric Doucet. *Même si la ville est bilingue en théorie, ce n'est pas toujours vrai dans la pratique. »* Dans cette province maritime, la vie universitaire se passe entièrement en français.

Cependant, Alexandre constate que plusieurs jeunes francophones privilégient une université anglophone pour la diversité des programmes et les spécialisations proposées. « *L'Université de Moncton a des défis de recrutement*, précise l'étudiant en droit. *C'est plus coûteux pour elle de développer de nouveaux programmes attrayants. »* Il ajoute qu'on y retrouve une forte population d'étudiants étrangers, ce qui contribue à remplir les classes.

C'est le cas de Ben, originaire du Sénégal, qui avait d'abord songé à étudier à l'Université d'Ottawa. Son frère, déjà installé à Winnipeg, l'a convaincu de la force de la communauté francophone à l'Université de Saint-Boniface, au Manitoba. Il est aujourd'hui président de son association étudiante et dit s'être attaché à la culture franco-manitobaine.

Malgré tout, le fait que l'Université soit située dans une province majoritairement anglophone laisse des traces. *« Dans les corridors, les élèves parlent beaucoup en anglais,* raconte Ben. *Dans les commerces autour, dès que je sors de Saint-Boniface* [quartier francophone de Winnipeg], *personne ne parle français. J'ai dû vite apprendre l'anglais. »*

Un problème d'accessibilité

Selon M. Miville, les études postsecondaires en français au Canada, à l'extérieur du Québec, souffrent d'un manque d'accessibilité. « *La distance entre les établissements est un problème*, précise-t-il. *Mais il y a également un manque de diversité des programmes. Il n'y a qu'un seul endroit pour étudier la médecine et la common law. Les arts libéraux sont bien servis, mais pas le génie, par exemple.* »

À Toronto, le problème d'accessibilité est encore plus criant, selon le professeur. Il avance que seulement 6 % des programmes universitaires anglais sont offerts en français. « *Dans les jours avant la grande manifestation du 1er décembre**, des étudiants du Collège français de Toronto ont manifesté quelques heures dans les rues*, raconte-t-il. *Ça veut dire que le projet d'une université francophone est porteur. »* Il précise que Toronto est la ville qui connaît la plus forte croissance démographique francophone, portée entre autres par l'immigration.

EN DEHORS DU QUÉBEC

- **21 établissements** membres de l'Association canadienne des collèges et universités francophones du Canada (ACUFC)
- Plus de **1 200 programmes** d'études offerts en français, selon l'ACUFC

* Selon le recensement de 2011.

** Les Ontariens ont manifesté en réaction aux compressions des services francophones annoncées par le gouvernement de M. Ford.

ENTRE RÊVES ET CAUCHEMARS

Issu de l'école de psychiatrie de l'UdeM, le docteur Tore Nielsen est directeur du laboratoire des rêves et cauchemars de l'hôpital du Sacré-Cœur. Entrevue avec l'un des rares chercheurs s'intéressant de manière scientifique à cet aspect encore incompris de notre sommeil.

PAR DAVID BROSSEAU

***Quartier Libre* : Comment fait-on pour analyser les rêves ?**

Tore Nielsen : C'est un créneau particulier, dans le sens où on fait l'interprétation des rêves, mais pas la psychothérapie par les rêves. Nous avons un laboratoire avec lequel on va mesurer le sommeil avec la polysomnographie. C'est-à-dire qu'on pose des électrodes sur le crâne et sur le visage, pour mesurer les mouvements oculaires.

On veut aussi mesurer les **électroencéphalogrammes** (EEG) sur certains muscles. On s'intéresse à la mesure de mouvements très subtils durant le sommeil, comme les gémissements, les mouvements du visage et le rythme cardiaque. C'est une approche assez standard pour déterminer les différents stades de sommeil du patient et pour savoir quelles ondes de quelles régions du cerveau sont liées au rappel de rêve, soit la capacité du patient à se rappeler de son rêve.

***Q. L.* : Pourquoi est-ce difficile de se souvenir de nos rêves le matin ?**

T. N. : Il y a plusieurs facteurs qui influencent si on se souvient ou non de nos rêves. Ça dépend, entre autres, du stade où l'on se réveille. Si, par exemple, on dort six heures ou moins, on risque de se réveiller dans le non-**MOR** (mouvement occulaire rapide). Et si on se réveille dans cette période-là, on a plus de misère à se rappeler de ses rêves. Si on veut vraiment augmenter le rappel des rêves, je conseille au patient de dormir une demi-heure de plus ou de moins, pour se réveiller dans une période de MOR. Au laboratoire, on réveille les patients en MOR et 90 % du temps, ils se souviennent très bien de leurs rêves.

Un lit dans le laboratoire du sommeil.

***Q. L.* : Considérez-vous les cauchemars comme une maladie ?**

T. N. : Je fais souvent l'analogie avec la douleur : si on a une douleur au dos, est-ce que c'est une maladie ? Ça peut être une maladie si ça interrompt les activités. C'est la même chose pour les personnes qui font des cauchemars. Il existe des cas de stress post-traumatique. Il s'agit des gens ayant subi un trauma et qui en font un cauchemar récurrent. Ceux-là ont besoin d'un traitement. Il y a tout un spectre entre cauchemars quotidiens et cauchemars post-traumatiques. Certains ne veulent pas traiter leur cauchemar, parce que c'est une source d'inspiration pour leur métier. Les artistes, les écrivains aiment leurs cauchemars bien qu'ils les dérangent.

***Q. L.* : Dans le futur, sera-t-il possible de voir les rêves d'une personne ?**

T. N. : Je n'exclurais pas cette idée-là. Il y a 20 ans, j'aurais trouvé ça complètement farfelu. Aujourd'hui, les études de certaines équipes au Japon ont développé une machine qui lit les signatures d'ondes et utilise l'intelligence artificielle pour associer ces signatures d'ondes avec des images. Donc, ils [ces équipes] seraient capables de prendre un rêve, et la machine lirait les signatures d'ondes pour afficher les images associées. Peut-être qu'un jour, on va avoir une telle précision pour avoir au moins une bande dessinée.

***Q. L.* : Rêve-t-on différemment selon notre culture ?**

T. N. : On a fait une étude qui porte sur la question culturelle, c'est l'étude des rêves typiques. C'est surprenant, mais les gens de cultures différentes vont faire les mêmes sortes de rêves. L'exemple le plus commun, c'est d'être poursuivi ou d'être chassé par quelqu'un. On ne sait toujours pas pourquoi. Est-ce que c'est physiologique, génétique ou est-ce que les gens passent à travers des repères semblables ? Peu importe la culture, ça reste à déterminer.

Sur le site Web de son centre de recherche, Dr Tore Nielsen confie que les rêves qu'il trouve les plus intéressants consistent à tomber et à dévaler les escaliers.

Photos : Courtoisie Tore Nielsen

LEXIQUE

Électroencéphalogramme : appareil muni d'électrodes calculant l'activité cérébrale d'un patient.

MOR (mouvement oculaire rapide) ou REM (*rapid eye movement*) : phase de sommeil paradoxal dans laquelle les rêves marquants, voire **lucides**, se produisent.

Rêve lucide : rêve dans lequel la personne est consciente qu'elle rêve.

RECETTE POLITIQUE

Sur différents campus universitaires montréalais, des collectifs étudiants s'organisent en marge des administrations pour offrir des repas végétaliens gratuits à leur communauté. Portraits de soupes populaires dont les revendications débordent du chaudron.

PAR EMMA GUERRERO DUFOUR

« *Ça s'inscrit directement dans une idée de création de réseaux d'entraide et d'un certain anticapitalisme* », lance un membre du collectif Ras-le-bol*, qui opère à l'UQAM. Le groupe d'action alimentaire radical se définit avant tout comme une organisation politique.

À Concordia, le People's Potato a une mission similaire. L'initiative prend le nom de Midnight Kitchen à McGill. Offrant des plats gratuits et végétaliens, ces collectifs autogérés disent vouloir mettre en place, sur les campus, une option différente des services alimentaires institutionalisés qui soit à la fois inclusive et abordable.

> « *Midnight Kitchen puise ses origines dans une organisation politique antimondialisation et anticapitaliste, qui visait à aider les personnes les plus vulnérables et marginalisées.* »
>
> **Nat Alexander**
> Membre du collectif Midnight Kitchen

Ils proposent également des ateliers de cuisine et d'éducation populaire, comme dans le cas du dîner offert il y a deux semaines par le Midnight Kitchen, où il a été question d'enjeux sociopolitiques liés à l'alimentation.

En dehors des sentiers battus

Exister en dehors du cadre administratif de l'Université permet de venir en aide aux plus vulnérables, comme les réfugiés et les personnes queers, selon le Midnight Kitchen. *« Je suis moi-même queer et je sais que certaines personnes peuvent avoir de la difficulté à trouver un endroit où manger et se sentir confortable »,* raconte Nat.

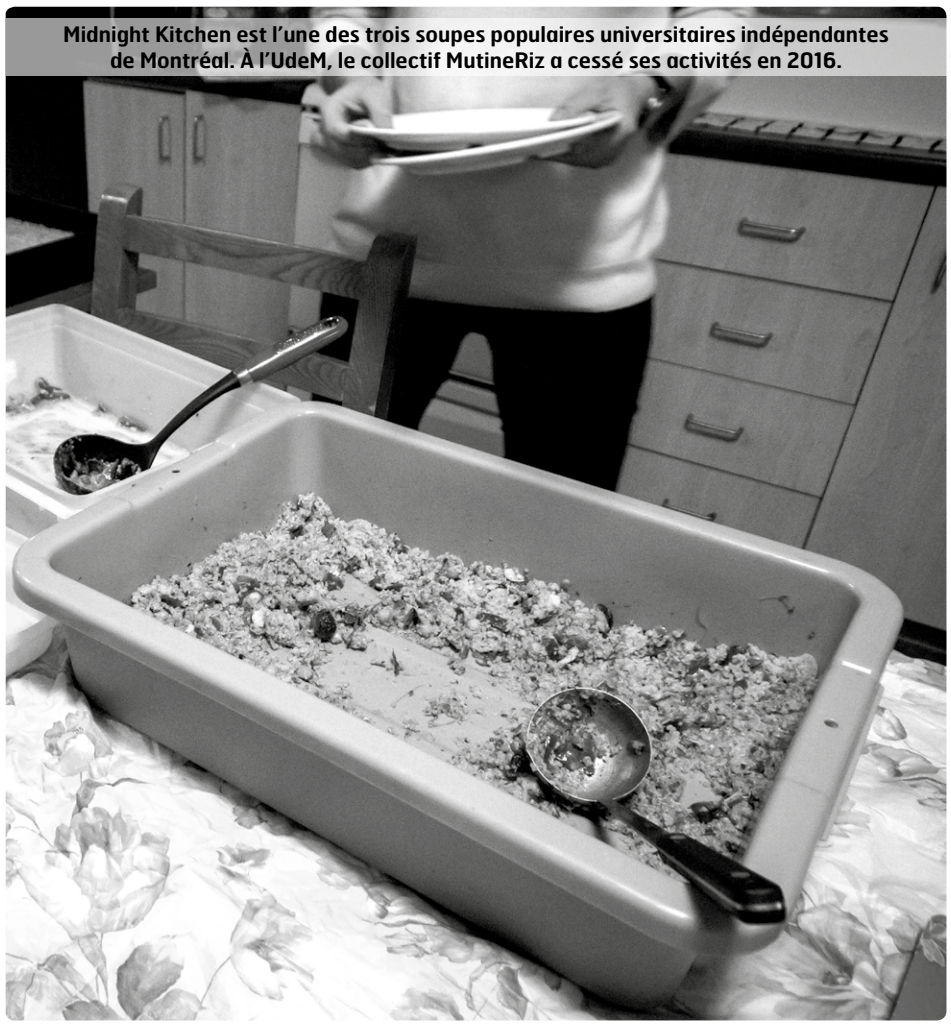
Lors d'un atelier sur la politique de l'alimentation donné par le collectif à l'Université McGill, les membres de l'organisation étudiante ont expliqué que plusieurs banques alimentaires demandent des documents officiels d'identification à leurs bénéficiaires. *« Moisson Montréal exige des papiers, mais à Midnight Kitchen, on veut prioriser les gens qui n'ont pas facilement accès aux autres banques alimentaires »,* affirme Nat.

Du côté de Concordia, le People's Potato offre depuis plusieurs années une soupe populaire qui se démarque des services alimentaires traditionnels. « *Originellement, ça a été créé parce qu'il n'y avait pas d'options abordables sur le campus,* raconte la personne membre du collectif, Root**. *Il y avait un monopole des compagnies de cafétéria comme Chartwells.* »

Les revendications dans l'assiette

La volonté du Ras-le-bol de l'UQAM est de voir émerger une initiative solidaire et anticapitaliste assurant la sécurité alimentaire des Montréalais. *« On parle beaucoup d'étudiantes et d'étudiants, mais les repas sont pour toute personne dans le besoin !* précise le Ras-le-bol. *Nous acceptons tout le monde. »*

Le son de cloche est similaire à McGill. *« Midnight Kitchen puise ses origines dans une organisation politique antimondialisation et anticapitaliste, qui visait à aider les personnes les plus vulnérables et marginalisées »*, se remémore Nat.



Midnight Kitchen est l'une des trois soupes populaires universitaires indépendantes de Montréal. À l'UdeM, le collectif MutineRiz a cessé ses activités en 2016.

Photo : Benjamin Parinaud

Pour sa part, le People's Potato, qui est financé par les cotisations étudiantes, s'est souvent allié à des associations d'étudiants qui œuvrent pour une plus grande justice sociale comme des groupes écologistes ou LGBTQ+. *« On offre un service de distribution de nourriture à des organismes qui ont des valeurs similaires pour que leurs évènements soient plus accessibles »*, précise Root.

Les trois organisations proposent un menu végétalien dans une perspective d'inclusion, selon Root. « *C'est principalement pour être accessible aux personnes qui sont végétaliennes, mais aussi aux personnes allergiques, ou qui ont d'autres restrictions alimentaires »,* soulève la personne membre du People's Potato.

Derrière les casseroles

Chacune des initiatives fonctionne grâce à sa base de bénévoles. *« On a un collectif de 10 travailleurs et travailleuses, mais on a de 15 à 20 bénévoles chaque jour,* précise Root. *Sans nos bénévoles, on ne pourrait rien faire. »* Côté nourriture, les collectifs anglophones s'approvisionnent principalement chez Moisson Montréal, un important distributeur de denrées alimentaires dans la région. À l'UQAM, des subventions leur permettent d'acheter des aliments, mais le Ras-le-bol mène actuellement des démarches pour obtenir les invendus de boulangeries voisines.

La soupe populaire permet à la communauté d'être solidaire tout en luttant contre différentes oppressions systémiques, selon Nat, du Midnight Kitchen. *« Nous nourrissons ceux et celles qui sont sur la ligne de combat, essentiellement »,* soutient la personne membre du collectif. Nat conclut qu'il y a des gens qui manifestent dans la rue et des gens qui cuisinent, les deux ayant un rôle équivalent et tout aussi important dans la lutte pour la justice sociale.

*Le Ras-le-bol préfère parler en tant que collectif, l'intervenant ne souhaitant pas être formellement identifié.

**Cette personne préfère n'utiliser que son prénom.

LA **POPOTE** DE L'UdeM

La Popote étudiante est un atelier de découverte alimentaire encadré par l'administration de l'UdeM. Tous les jeudis, des étudiants se réunissent au local de l'Action humanitaire et communautaire (AHC) du pavillon Jean-Brillant, pour vivre de nouvelles expériences culinaires et tisser des liens. *« À la base c'était une activité interculturelle qui a été développée dans le cadre d'un jumelage d'étudiants qui montraient leur culture à l'autre. »,* explique, le conseiller de l'AHC, Martin Rioux. Il raconte que les étudiants ont par la suite continué de se rencontrer toutes les semaines pour goûter aux recettes de différents pays.

Les repas coûtent entre 5 $ et 7 $ à chaque popote, selon M. Rioux. *« Les étudiants vont faire les achats, cuisinent et dégustent tous ensemble »,* résume-t-il. Cette activité, encadrée par l'Administration ne visait pas à enrayer la pauvreté étudiante. *« C'était plus pour découvrir l'autre, pour créer des contacts, que pour des raisons alimentaires »,* précise-t-il.

PARENT, ÉTUDIANT, ARGENT

Une motion a récemment été adoptée à l'unanimité à l'Assemblée nationale pour retirer les pensions alimentaires du calcul de l'aide financière aux études. *Quartier Libre* s'est entretenu avec des parents-étudiants pour mieux comprendre leur réalité financière.

PAR CLAUDIE ARSENEAULT

Photo : Pixabay.com

Selon les chiffres de 2009 du gouvernement, dans près de 26 000 jeunes familles québécoises, un des parents a comme principale occupation les études.

Catherine

L'étudiante en droit et mère d'une fille de 6 ans Catherine Séguin suit un cursus universitaire à temps plein. Pour couvrir toutes ses dépenses, elle travaille entre 20 et 30 heures par semaine.

Pour elle, les prêts et bourses ne sont pas suffisants pour retrouver le train de vie qu'elle avait avant de retourner aux études. *« J'ai une voiture et une maison à prendre en plus en considération,* dit-elle. *Je ne parle pas de maintenir un gros train de vie sur les prêts et bourses, mais j'ai des paiements minimums à faire. »* Elle mentionne qu'elle a des obligations financières liées à sa famille.

En calculant ses prêts et bourse avec le revenu de son conjoint, Catherine n'est pas admissible à une bourse. *« On devrait augmenter, au moins, les prêts gouvernementaux pour les parents-étudiants qui ont de hautes dépenses, avec des preuves d'obligations financières »*, affirme-t-elle.

Blandine

« J'ai trois enfants, et je me suis séparée en juillet 2017, raconte l'ancienne étudiante en biologie moléculaire Blandine Monjarret. *J'étais au doctorat, et malheureusement, le montant des bourses offertes ne me permettait pas de faire face à la vie en étant mère monoparentale. »* Elle se remémore ne plus avoir été en mesure de payer ses frais de scolarité, son loyer et ses factures courantes. *« Je me suis endettée énormément,* regrette Blandine. *J'allais à l'aide alimentaire,* […] *j'ai travaillé dans des bars, puis finalement puisque je ne pouvais même pas payer ma facture de l'hiver, je me suis résolue à quitter l'école et à trouver un emploi. »*

Malgré tout, Blandine est reconnaissante envers l'Université. *« J'ai eu énormément d'écoute de la part des personnes de l'aide financière de l'UdeM et des propositions d'aide de dernier recours »,* explique-t-elle. Mais, à bout de souffle et face à un montant insuffisant, elle a décidé de laisser ses études de côté.

Émilie

Même avec des allocations familiales issues du fédéral, l'étudiante au certificat en administration à HEC Émilie* dit avoir de la difficulté à boucler ses fins de mois. *« En plus, mes allocations vont baisser bientôt car mon garçon va passer l'âge fatidique de 5 ans,* raconte-t-elle. *À 6 ans, les allocations sont recalculées à la baisse. »* L'étudiante a l'impression que la seule issue est de s'endetter, c'est pourquoi elle ne veut pas qu'on augmente les prêts.

« Il faudrait revoir les allocations pour qu'elles prennent en compte les dépenses de base, estime l'étudiante. *En ce moment, si je voulais payer moitié-moitié un loyer d'appartement avec mon conjoint, je ne pourrais même pas. Je ne reçois pas assez d'argent pour ça. »* Selon elle, une trop grande importance est réservée aux revenus du conjoint dans le calcul des allocations familiales.

Mélissa

Effectuant un retour aux études, l'étudiante au baccalauréat en histoire de l'art à l'UdeM Mélissa Sénésac** est mère de deux enfants, un garçon de 4 ans et une fille de 15 mois.

Comme Mélissa est en situation de handicap, elle reçoit uniquement des bourses de la part de l'aide financière. *« Les montants sont hauts, ce qui me permet d'être à temps plein et de ne pas avoir à travailler,* soulève-t-elle. *Ce qui est le bonheur et le malheur d'avoir un handicap. »*

Pour Mélissa, les fins de mois sont toujours stressantes. *« Lorsqu'il y a des imprévus, je sais déjà que nous n'allons pas y arriver,* raconte l'étudiante. *Nous avons un budget strict à respecter. Si on le dépasse pour l'épicerie, on doit couper ailleurs. »*

Elle dit être surprise de constater toutes les ressources offertes pour les parents-étudiants. *« Lundi prochain je vais regarder pour adhérer à une banque alimentaire,* confie-t-elle. *Nous sommes dans un gros creux financier en ce moment. Avec mes revenus je serai éligible ! »*

*L'intervenante a préféré ne pas utiliser son nom complet

**Mélissa est apparue en Une du numéro 2 du volume 26 de *Quartier Libre*

UNE ASSOCIATION DE PARENTS POUR LA PROTECTION DES PENSIONS ALIMENTAIRES

Certains parents-étudiants bénéficient de pensions alimentaires pour leurs enfants, ainsi que de prêts et bourses pour financer leurs études. Or, les pensions alimentaires sont inclusent dans le calcul de l'aide financière aux études (AFE), ce qui fait en sorte que le montant de prêts et bourses est diminué pour ceux les touchant.

L'Association des parents-étudiants de l'Université Laval (APÉTUL), qu'Annie-Pierre Bélanger coordonne, a adopté un mandat pour exclure les pensions alimentaires du calcul de l'AFE il y a deux ans. « [On milite pour cette cause] *depuis qu'une maman monoparentale est venu nous voir en disant : "moi ça fait 3 ans que ma pension alimentaire est détournée par l'aide financière aux études" »,* raconte Mme Bélanger.

Récemment, la députée de Québec Solidaire de Sherbrooke, Christine Labrie, a fait adopter à l'unanimité une motion en ce sens à l'Assemblée nationale. Cela ne signifie cependant pas que la politique sera modifiée. Une motion semblable a été adoptée sous le gouvernement du Parti Québécois, et il n'y a pas eu de suite.

CRÉATIVITÉ EN BOUTEILLE

Le 4 décembre, la FAÉCUM a rassemblé autour d'un verre les étudiants des cycles supérieurs pour un atelier de peinture créative. Comme Arthur Rimbaud et Marguerite Duras en leur temps, certains artistes recherchent dans l'alcool l'inspiration artistique, bien que l'influence de l'ébriété sur la créativité reste à nuancer.

PAR CHLOÉ DIORÉ DE PÉRIGNY

«*Produire de l'art demande une certaine sobriété*, témoigne la professeure de création littéraire de l'Université McGill Laurance Ouellet Tremblay. *On ne peut pas compter sur l'ivresse comme seul moteur d'inspiration. »* Selon elle, tout artiste est déjà habité par un désir d'expression. Ce dernier peut être exalté par la prise de substances, mais l'alcool ne crée pas le talent artistique. Elle ajoute que rares sont les écrivains ayant absolument besoin de boire pour écrire.

> *« À trois heures du matin, après avoir bu cinq pintes de bière, lorsque je prends mon calepin, j'écris n'importe quoi et mes phrases n'ont aucun sens. »*
>
> **Laurance Ouellet Tremblay**
> Professeure de création littéraire de l'Université McGill

Photo : Benjamin Parinaud

L'absinthe, alcool répandu dans le monde artistique aux 18e et 19e siècles, est aussi connue sous le nom de « muse verte ».

Le professeur en neurologie au Département de sciences biologiques de l'UdeM Stéphane Molotchnikoff abonde dans le même sens. Il soutient que l'alcool joue davantage sur la créativité en désinhibant l'esprit qu'en apportant un quelconque talent. *« Dans la vie comme dans l'art, on est contraint par la morale et les lois*, déclare-t-il. *Lorsqu'on boit de l'alcool, on permet à l'imaginaire de se manifester de façon plus prononcée, au-delà de ces barrières morales ou légales. »* Il ajoute que l'alcool peut être utilisé comme un outil dans le domaine artistique, à condition d'être consommé avec modération.

Une influence variée

Pour Mme Ouellet Tremblay, il est pourtant difficile d'arriver à produire quoi que ce soit dans un état d'ébriété. *« À trois heures du matin, après avoir bu cinq pintes de bière, lorsque je prends mon calepin, j'écris n'importe quoi et mes phrases n'ont aucun sens »,* nuance la professeure de littérature. Elle témoigne tirer profit de son ivresse uniquement a posteriori. *« Quand je suis moins inhibée, je fais davantage de rencontres et je vis des choses plus intenses que celles de mon quotidien,* raconte l'auteure. *Ces moments peuvent être une grande source d'inspiration. »*

Le compositeur du duo électro-pop Titelaine, Loukas Perreault, trouve lui aussi encore plus compliqué de produire sous les effets alcool. *« Si je continue à travailler tard le soir, ça se peut que je prenne une bière, mais finir saoul ne m'aiderait pas du tout »,* relate l'étudiant au DESS en musique de film à l'UQAM.

Dans la production d'autres styles de musique ou de formes d'art plus abstraites, Loukas présume par contre que l'ivresse peut aider certains artistes à se laisser aller. *« La beauté de l'art, c'est qu'il n'y a pas de règles à suivre et que chacun est libre de créer comme bon lui semble »,* déclare l'étudiant, pour lequel l'important n'est pas le processus de production, mais le résultat à la clef.

Une question de dosage

M. Molotchnikoff explique que, dans le processus de production artistique, le cerveau est l'organe créateur qui fige matériellement les images dans nos esprits. *« Une grande partie des fonctions cérébrales ont comme rôle d'empêcher ces neurones excitateurs de fonctionner,* expose le professeur en neurologie. *L'alcool agit directement sur cet équilibre, ce qui rend le cerveau plus agité et l'esprit plus délié. »* Il met également en garde quant aux effets négatifs de la drogue sur le système nerveux.

Démocratisation d'une drogue

Malgré tout, Mme Ouellet Tremblay énonce que l'alcool a toujours eu une place importante dans la société, et que cela va continuer. *« Que ce soit bien ou mal, une chose est certaine : les artistes n'ont jamais été parmi ceux qui répugnaient les expériences d'altérations de l'esprit »,* dit-elle. Elle considère même que la consommation d'alcool s'est banalisée avec le temps, notamment chez les femmes. *« Au 20e siècle, Marguerite Duras était l'une des premières écrivaines à assumer son alcoolisme, tandis que les autres vivaient toujours dans leur carcan, isolées »,* rappelle la professeure. De son expérience dans la communauté littéraire, elle confirme qu'aujourd'hui, une artiste qui consomme de l'alcool est beaucoup moins ostracisée.

« C'est un masque hypocrite que l'on porte, nuance toutefois Mme Ouellet Tremblay. *On trinque nos verres de vin, mais on oublie que c'est une substance très dangereuse qui peut littéralement nous coûter la vie. »* Elle conclut que l'alcool, légal et dont la consommation est banalisée, est aussi le témoin des dérapages que l'on est prêt à accepter dans la société.

PAROLES D'ARTISTES

Les sept finalistes du concours UdeM en Spectacle ont investi la scène du Centre d'essai le 29 novembre dernier. En respectant la consigne du français imposée par l'organisme Univers-Cité en Spectacle lors de leurs représentations, les étudiants sont revenus sur l'influence du choix de la langue dans leurs trajectoires artistiques.

PROPOS RECUEILLIS PAR ROMEO MOCAFICO | PHOTOS BENJAMIN PARINAUD

1re place

J.A.M. (rap)

Jamil Assoum, étudiant en littérature de langue française et en musiques numériques

La langue que tu choisis pour performer influence ta carrière. Certaines personnes pensent que c'est un désavantage d'y aller en français parce qu'on dit toujours, surtout dans le rap, que les gros noms sont en anglais. Je parle et j'écris aussi très bien cette langue, mais je manie mieux les mots en français. Je trouve qu'il y a quelque chose de plus poétique.

Aussi, je trouve que je suis au bon moment à la bonne place pour faire du rap en français. Ça a pris du temps pour que ça arrive, mais là, c'est vraiment en train d'exploser. Bien que ça puisse être un désavantage pour certains, je pense que dans le rap, en 2018, 2019, et les quelques années à venir, c'est en train d'aller à des places que personne n'attendait.

2e place

TITELAINE (électro-pop)

Gabrielle Legault
Étudiante en composition et arrangement jazz

Avant, j'avais un projet anglophone, et je trouvais que ça n'avait pas de sens de m'exprimer en anglais dans ma musique alors que je parle français dans ma vie de tous les jours. J'écris aussi des choses très personnelles et émotives, donc je tenais à ce que mon écriture soit aussi proche. Je pense que les salles de spectacles sont aussi différentes, elles ont chacune leur signature. Y'a des places où c'est vraiment plus anglophone, même si ce n'est pas tout noir et tout blanc.

Loukas Perreault
Étudiant en musique de film

La francophonie c'est l'fun parce que tu as un appui financier au Québec. Ce n'est pas automatique, mais tu peux appliquer, et c'est beaucoup plus facile d'avoir du financement. C'est fou aussi à quel point tu es plus accepté. Tu as tout de suite du support qui vient d'un peu partout. C'est bien, parce que ça motive encore plus à continuer et préserver notre langue. Admettons, en anglais, t'as beaucoup moins de chances de réussir parce qu'il y a un gros bassin, et c'est bien plus difficile. Mais finalement, c'est juste différent, il n'y a pas de meilleur ou de moins bon.

3e place

DARDIA JOSEPH (slam)

Étudiante en droit

La langue dans laquelle tu performes, c'est plus qu'un simple outil de communication. Ça traduit plus que simplement des mots. Ça peut changer la façon dont tu te définis en tant qu'artiste, quels thèmes tu es prêt à aborder.

Il y a des flexibilités, et certaines langues te permettent plus de possibilités juste par le nombre de mots que tu as à ta disposition. Tu as moins besoin de créer d'images. C'est le français qui me donne le plus de manières d'écrire ma réalité parce que je me sens à l'aise avec les mots qu'il donne.

C'est intéressant car les slams et les *spoken words*, c'est très anglophone au départ. Avec ce que je fais, la rythmique, l'idée du son, et cette construction-là, je m'inspire de choses qui sont américaines. Quand je consomme ce médium, je consomme des slams qui sont américains dans la livraison et dans la manière de le faire.

CHOISI PAR NETFLIX

Nicolas Krief participe à l'écriture du premier long-métrage québécois produit par Netflix en collaboration avec la compagnie Couronne Nord. Rêvant de travailler sur un projet de cette ampleur depuis la fin de ses études en scénarisation et création littéraire à l'UQAM, le scénariste exprime son sentiment d'accomplissement.

PAR CÉDRIC THÉVENIN

***Quartier Libre* : Comment se déroule une collaboration avec Netflix ?**

Nicolas Krief : Les producteurs nous aident beaucoup. Leurs commentaires sont constructifs et il y a peu de contraintes puisqu'ils ont aimé notre scénario. Aux réécritures, ils nous ont dit : « Amusez-vous, faites votre film. » C'est extraordinaire ! Il y a tellement d'argent en jeu.

***Q.L.* : Le film produit sera un thriller. Aura-t-il aussi une identité québécoise forte ?**

N.K. : Notre cinéma montre des personnages québécois, vivant quelque chose de québécois, au Québec, pendant l'hiver. C'est très important pour nous. On veut montrer notre identité, ce que c'est d'être un peuple qui vit plusieurs mois par an enseveli par la neige. Avec Patrice Laliberté [le réalisateur], on fait vraiment un film d'auteur avec une vision personnelle du cinéma. Si on utilise le thriller, c'est pour parler au monde de nous, car partout, les gens aiment ce genre.

***Q.L.* : Aura-t-il une portée universelle ?**

N.K. : On raconte une histoire fondée sur la tension entre des personnages qui se préparent à l'apocalypse. On questionne l'origine de la menace et de la peur. On essaie d'aborder ça un peu de biais, de façon personnelle et québécoise. Mais ces thématiques-là et le genre du thriller peuvent toucher le monde.

***Q.L.* : Quel est le sentiment provoqué par une première participation à l'écriture d'un long-métrage grand public ?**

N.K. : Quand on est scénariste, on développe énormément d'histoires, mais la plupart des projets n'aboutissent pas. Tout au long de tes études, on te dit que ça ne marchera pas, peut-être pas avec raison, mais tu es plongé au milieu de plein d'autres étudiants qui veulent tous faire des films. Alors travailler sur ce projet-là, qui va être vu, c'est vivre un rêve.

***Q.L.* : L'attente d'un contrat pour un long-métrage a-t-elle été longue ?**

N.K. : J'ai fait de la critique cinématographique, de la radio, de la distribution, plein de trucs connexes au cinéma. J'ai recommencé sérieusement l'écriture de scénarios il y a quatre ou cinq ans, quand j'ai vu des amis scénaristes évoluer. Je me suis dit : « Ça se peut. » Ça a été long, il a fallu que je l'accepte. Il y a un an, pour Patrice et moi, ça n'allait plus. Sans ce projet avec Netflix et Couronne Nord, il aurait fallu trouver du travail.

Q.L. : Faut-il étudier pour devenir scénariste ?

N.K. : Il faut étudier quelque chose, mais pas forcément le cinéma. Quelqu'un qui a un baccalauréat en sociologie et une maîtrise en sciences politiques peut très bien devenir scénariste. Mais apprendre les techniques d'écriture de scénarios est nécessaire. Ça formate d'abord, mais on se déformate ensuite en trouvant une manière de faire personnelle. Cette base se trouve dans des livres. L'étude de l'histoire du cinéma dans mon cursus à l'UQAM a aussi été essentielle à ma démarche. À l'université, enfin, c'était la première fois que j'avais un retour sur mon écriture.

***Q.L.* : Quels seraient les conseils à donner aux étudiants en écriture de scénarios ?**

N.K. : Il faut écrire beaucoup. Toutes les choses qui vous passent par la tête. Faites des films nuls ! Je suis pour le travail de fond, dans l'amélioration constante, sur le long terme. Il faut aussi se faire du fun et des amis. Écrire, c'est du plaisir. Et le cinéma est un art collaboratif.

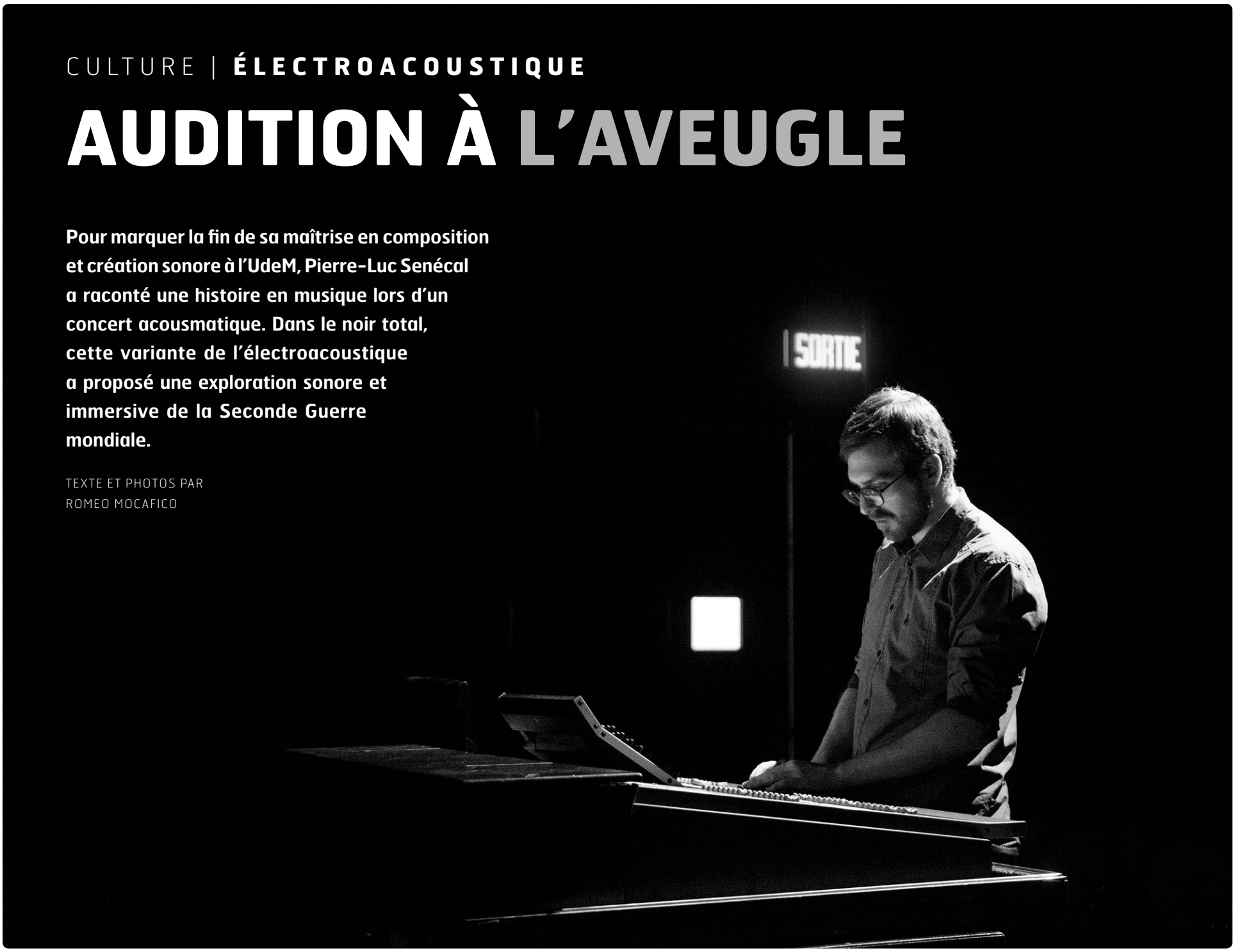
***Q.L.* : Qu'apporte le scénariste dans cet art collaboratif ?**

N.K. : Il apporte un autre regard et une technique pour raconter une histoire de façon visuelle, en y ajoutant du littéraire grâce aux dialogues. Le scénario, c'est ce qui parle aux gens, ce qui amène les thèmes éthiques, moraux, philosophiques, la symbolique…

AUDITION À L'AVEUGLE

Pour marquer la fin de sa maîtrise en composition et création sonore à l'UdeM, Pierre-Luc Senécal a raconté une histoire en musique lors d'un concert acousmatique. Dans le noir total, cette variante de l'électroacoustique a proposé une exploration sonore et immersive de la Seconde Guerre mondiale.

TEXTE ET PHOTOS PAR
ROMEO MOCAFICO



« Je raconte une histoire très ouverte, une espèce d'image narrative, déclare l'étudiant en maîtrise de composition et création sonore à l'UdeM Pierre-Luc Senécal. *On pourrait s'imaginer être dans Berlin sous les bombes. »* Le finissant a présenté le 30 novembre sa pièce électroacoustique immersive, où le public présent au Conservatoire d'art dramatique de Montréal s'est retrouvé plongé au cœur de la Seconde Guerre mondiale grâce à un système de diffusion sonore élaboré. *« C'est très abstrait, très ouvert, ça appelle beaucoup à l'imaginaire »*, poursuit-il.

> *« Il n'y a rien à voir. Les seules choses à voir sont dans ta tête ! »*
>
> **Pierre Luc Senécal**
> Étudiant en composition et création sonore

Le directeur artistique de Code d'accès, organisateur de la soirée, Simon Chioini, indique que la musique acousmatique est une branche du courant électro-acoustique. *« L'électroacoustique, c'est littéralement "réaliser à partir de moyens électroniques"*, note-il. *Le terme acousmatique signifie quant à lui "que l'on entend sans savoir d'où ça vient". En musique, il est utilisé pour désigner une situation d'écoute où l'on ne voit pas la source qui produit le son. »*

Dans le noir

Simon ajoute que l'acousmatique, en plus de présenter une structure musicale totalement différente, s'affranchit de toute projection lumineuse ou support vidéo. *« On ne retrouve pas nécessairement de rythme ou de partition, comme ce qu'on entend habituellement à la radio,* explique l'ancien étudiant en composition électroacoustique. *On ne porte attention qu'aux sons, qui sont diffusés à 360 degrés autour du public par plusieurs sources de haut-parleurs. »*

Cette expérience immersive se déroule la plupart du temps dans le noir complet. *« Parce qu'il n'y a rien à voir*, s'exclame Pierre-Luc. *Les seules choses à voir sont dans ta tête ! »* Pour l'artiste, allumer les lumières serait contre-productif et pourrait nuire à l'expérience. *« Ce serait comme aller au cinéma pour fermer les yeux »*, poursuit-il.

L'UdeM : « L'ÉCOLE DE MONTRÉAL »

Le professeur en musiques numériques de l'UdeM Nicolas Bernier rappelle qu'avant d'être renommé « musiques numériques » il y a une quinzaine d'années, le programme de la Faculté de musique s'appelait « composition électroacoustique ». *« On y faisait essentiellement de la musique acousmatique,* dit-il. *À tel point qu'on appelait ça "l'École de Montréal", et que l'UdeM était reconnue internationalement dans la musique acousmatique. »* Il note que le programme a changé de nom pour s'ouvrir à des domaines plus diversifiés, mais que les théories acousmatiques y restent très présentes, notamment dans les cours de composition. *« À l'UdeM, on est très bien équipé en termes de ressources et de studios de musique »,* assure le professeur. Les quatre studios de l'UdeM et la salle Claude Champagne sont ainsi équipés pour composer en multicanal, disposant chacun d'entre 8 et 32 haut-parleurs.

Des centaines d'heures

L'étudiant a dû s'appliquer pendant des nombreuses séances de mixage en studio pour réaliser sa pièce. *« C'est très différent de composer pour la musique acousmatique,* témoigne-t-il. *Ce n'est pas plus difficile à faire qu'un autre style et pas forcément plus long, bien que ça reste moins accessible que la musique pop, par exemple. »*

Pierre-Luc explique enregistrer des sons depuis le mois de janvier. Après les avoir confectionnés pendant plusieurs mois, il lui a fallu tout le mois de novembre pour amalgamer l'ensemble. L'étudiant précise que des centaines d'heures ont été nécessaires pour la totalité du processus de production. Soixante ont été

uniquement consacrées à la composition finale de sa pièce d'une vingtaine de minutes.

Le son et le sens

Afin de raconter son histoire, l'étudiant diffuse un enregistrement composé d'un enchaînement de sons variés. *« On peut utiliser tous les sons en acousmatique, c'est aussi vaste que ça,* affirme-t-il. *Dans ma composition par exemple, on peut retrouver des enregistrements de musique classique, mais aussi des sons plus graves de synthétiseurs. »* Il note que cet éventail de possibilités en matière de création est une des caractéristiques qui distingue le genre acousmatique du reste de la musique dite « traditionnelle ».

Le compositeur souligne à ce propos que dans ce courant musical, le sens accordé à l'élément sonore a autant d'importance que le son lui-même. *« Je suis parti avec des prémices historiques narratives,* poursuit-il. *Des images précises m'ont inspiré, et je les évoque directement. Par exemple, les enregistrements de corbeaux que j'ai intégrés sont une référence à un film sur la Seconde Guerre mondiale que j'avais vu en amont. »*

Dans son projet, Pierre-Luc dit s'être concentré sur des éléments disposant à la fois de valeurs abstraites et figuratives. *« Chaque partie du concert a une propriété sémantique et plastique qui le distingue du reste,* observe-t-il. *Chaque choix s'explique. »* L'étudiant rappelle toutefois que le sens seul ne suffit pas et que ces éléments doivent aussi s'intégrer dans la pièce de façon musicale.

Un style qui résonne

Simon Chioini admet que la musique acousmatique n'est pas un mouvement reconnu du grand public. Il note toutefois que la métropole montréalaise dispose d'un large bassin de compositeurs. *« Montréal est une plaque tournante de la musique acousmatique de niveau mondial »*, explique-t-il, ajoutant qu'il n'est pas rare de voir figurer un Québécois sur les podiums des concours internationaux dédiés à ce mouvement.

« C'est en train de se développer, poursuit-il. *Certainement parce que ça requiert une technologie de plus en plus accessible et abordable. »* Pour lui, les situations permettant de diffuser des pièces sonores dans ces conditions particulières se multiplient. *« Aujourd'hui, on peut même en retrouver dans les festivals dédiés à la musique électronique disons moins nichée. »*

La musique acousmatique s'ouvre même à d'autres situations de création, selon l'étudiant. Il explique que le genre, associé à une autre forme d'art, est déjà bien démocratisé. *« Dans un spectacle de danse, ou au théâtre par exemple, on peut parfois avoir des sons de haut-parleurs tout autour de la scène,* décrit-il. *Sans le savoir, le public se retrouve dans une situation d'écoute similaire. »* Il conclut que le genre profite du rayonnement offert par la frontière parfois floue qu'il existe entre les domaines d'expression artistique.

La dizaine d'étudiants du programme de musique acousmatique du Conservatoire d'art dramatique de Montréal peut profiter du studio multimédia mis à sa disposition.

ENTRÉE GRATUITE POUR TOUTE LA FAMILLE

CINÉ-CAMPUS

DÉC. 2018

Présenté dans le cadre de la
Fête de Noël des parents-étudiants !

LES ABOMINABLES PETITS-PIEDS
Film d'animation de KAREY KIRKPATRICK
SAMEDI 15 DÉCEMBRE
10 H

INFO-FILMS
514 343-6524 // sac.umontreal.ca
Centre d'essai // Pavillon J.-A.-DeSève
2332, boul. Édouard-Montpetit, 6e étage

saé activités culturelles
Université de Montréal
et du monde.

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.